

Collectage de témoignages de **LA VIE À CAMOËL AVANT 1970**

LA VIE SUR LA VILAINE AU COURS DU XX^e SIÈCLE

par le Conseil des Sages 2022

L'ENFANCE, L'ÉCOLE, LA JEUNESSE, LE TRAVAIL, LA GUERRE

Anne-Marie Boullard a 86 ans, Jean Niget 87 ans et demi, Marie Friard 94 ans et Geneviève Gouret 99 ans.

Ils sont nés ou ont vécu à Camoël, au Grazo, au Petit Corolais, ou rue des Fontaines.

C'était de grandes fratries, 5 enfants, 10 enfants, 6 enfants. Anne-Marie a 5 ans quand sa maman meurt « en couche » ainsi que le bébé, une petite sœur. Jean a perdu deux petites sœurs qui sont mortes en bas âge.

L'enfance

Qui s'occupait de vous: les aînés, les parents, les grands-parents ?

Anne-Marie: L'aînée, Louissette, qui avait 14 ans quand ma mère est décédée, ma tante de Férel, la mère de Monique qui venait beaucoup, ta mère aussi et la tante Phine. Mais elles étaient aussi en ferme donc elles avaient déjà beaucoup de travail.

Jean: Le père, la mère et la grand-mère Niget. Et ma sœur Paulette, plus vieille, qui était du même âge que ta mère (Simone Cossec).

L'école

Où et comment allais-tu à l'école? Jusqu'à quel âge es-tu allé(e) à l'école?

L'école était-elle mixte ou séparée? Autorité du maître ou des bonnes sœurs?

Anne-Marie: À pied, à Camoël, jusqu'au Certificat d'Études (13 ou 14 ans). L'école était là où habitait Geneviève (Gouret). C'était l'école des filles, car ce n'était pas mixte à ce moment-là. Les garçons étaient derrière la mairie. Je me souviens de ce qui m'a le plus marqué; j'avais un petit gilet pour aller à l'école car on n'était pas riche chez nous et c'est la maman de l'institutrice qui m'a fait mon premier manteau, dans un vieux manteau à elle. M. Le Tutour, lui, faisait l'école des garçons. Ils habitaient dans un logement à la mairie.

C'était une dame très bien, qu'on respectait. On ne pouvait pas se plaindre à la maison, car si on était puni à l'école, nous étions encore plus punis en arrivant chez nous. Ce n'était pas comme maintenant où il ne faut rien dire aux enfants.

Jean: J'allais à l'école publique à Camoël, de l'âge de 6 ans jusqu'à 12, 14 ans.

Il n'y avait qu'une seule école à ce moment-là. Il y avait la classe des gars avec M. Le Tutour derrière la mairie, et les filles avec M^{me} Le Tutour chez Antoine Gouret. Pendant la guerre, on a changé car les Allemands avaient réquisitionné l'école. Nous sommes allés dans plusieurs endroits, à l'école des filles chez Antoine Gouret, aussi dans l'épicerie actuelle chez Céline et aussi chez M^{me} Rivière, derrière l'église. Elle enseignait dans une école chrétienne dans le Morbihan donc elle nous faisait le catéchisme. On venait à pied, ce n'était pas loin, 700 à 800 m.

Les maîtres étaient autoritaires, bah fallait les écouter ! Pendant la guerre, M^{me} Le Tutour, quand on n'était pas sage, elle nous mettait avec son mari chez les grands. Je me souviens un jour, je m'étais fourré sous la table, et elle avait essayé de me tirer, j'avais mordu son bras. Il l'avait entendu crier, du coup, il était venu très vite m'attraper et m'a mis en punition avec les grands. J'étais avec Georges Gervot, Louis Yviquel et... ils rigolaient de me voir.

Marie: J'étais chez les sœurs, j'ai commencé l'école à 6 ans, jusqu'à mes 13 ans. J'ai arrêté à cause de la guerre. Il y avait l'école des filles et l'école des garçons. Les sœurs étaient très autoritaires.

Geneviève: J'allais à l'école libre, à Camoël. De mes 6 ans jusqu'à mes 12 ans. J'ai été travailler après ma première communion.

Comment et où mangiez-vous le midi ?

Anne-Marie: On mangeait chez les religieuses, à la maison paroissiale. On payait les repas en légumes car on mangeait de la soupe et du pain qu'on ramenait enveloppé dans du papier journal. Je me rappelle, ça avait le goût du papier journal. On mettait dessus du beurre et quelquefois du miel. Il n'y avait rien d'autre et on récompensait les religieuses avec des légumes, des œufs. Après manger, on allait chercher l'eau à la fontaine dans des cruches. Il ne fallait pas gaspiller l'eau, elle servait pour la soupe et pour boire.

On avait la prière le matin avant l'école, on arrivait au bourg vers 8h30. Avant de manger, on avait une demi-heure de catéchisme, c'était la sœur Tendron qui nous le faisait. Elle était assise sur une chaise car elle ne pouvait pas marcher, elle avait une cornette, on récitait mais personne ne bougeait. Tout le monde y allait, personne ne grognait à ce moment-là.

Jean: Je rentrais manger à la maison à pied.

Marie: À Herbignac, il y avait une cantine.

Geneviève: Je rentrais manger à la maison.

La jeunesse

Comment vous amusiez-vous ?

Anne-Marie: On gardait les vaches tous les dimanches, on se réunissait, on grillait les châtaignes à la saison. On n'était pas très nombreux dans le village, on s'entendait très bien avec Marie, la grand-mère de Béatrice, c'était comme de la famille, c'était des Josso, des Lescop. Petit Pierre est arrivé après, avant il était à la Saudraie à Assérac.

Jean: Le dimanche, il y avait un tour de garde pour garder les vaches, on se réunissait dans les prés. On était une dizaine de gars et de filles, ça rigolait, on discutait et on racontait nos histoires.

Geneviève: Je me rappelle qu'à Noël, on avait une orange !

Jouiez-vous à des jeux de société (cartes ou autres) ?

Anne-Marie: On jouait aux cartes, à la belote.

Jean: Avec Moulette, au billard, ceux qu'on appelait Moulette et Jean le Floch. On a appris à jouer à « la Vache » quand même. Le soir, on allait se coucher directement après avoir mangé notre soupe.

Marie: On jouait aux cartes, à « l'Aluette » ou à « la Vache ».

Passiez-vous du temps dans les cafés ou dans les caves ?

Anne-Marie: Non.

Jean: Il y avait un jeu de boules au château, alors on jouait avec Clément, Michel Josso. On partait du château, on buvait un coup dans les caves en passant chez le père Jannot, chez Bertho et on retournait jouer. Après, c'était chaud. Je me souviens, parfois les anciens nous foutaient dehors pour ne pas voir ce qu'ils faisaient dans la cave en chantant. Y a des gars qui s'en rappellent.

Le travail à la ferme et à la maison

Y avait-il des tâches différentes pour les garçons et les filles ?

Anne-Marie : On faisait un peu de tout, plus les travaux de la maison pour les filles, mais on allait aussi aux champs planter avec les bœufs, on n'avait qu'une seule paire de bœufs.

Jean : Ah ben oui, nous, c'était les bœufs et le travail des champs. Les filles c'était la lessive, soigner les cochons et traire les vaches. Pendant la moisson, les filles venaient nous aider pour lier et charger avec leurs bras le blé qui était coupé à la faucheuse avec les bœufs.

Marie : Les garçons dans les champs et les filles à entretenir la maison, on allait aussi garder les vaches. Ma mère faisait le beurre, elle voulait que personne ne touche au beurre.

Comment était fait le travail à la ferme (cheval, bœufs, tracteur) ?

Anne-Marie : Tout était fait à la main, le foin était fané à la main, le grain (blé NDLR) coupé à la faucille et à la faux, les semences étaient conservées d'une année sur l'autre.

Jean : C'était les bœufs quand j'étais à la ferme, après mon père a acheté une jument mais moi j'étais déjà marié à ce moment-là, c'était avec mon frère.

Marie : Avec des chevaux et des bœufs.

Te souviens-tu de l'arrivée du tracteur dans les fermes ?

Anne-Marie : Chez nous, on n'en a jamais eu.

Jean : Si tu voulais la dispute à la maison, tu pouvais en parler bien fort, c'était un sujet qu'il ne fallait pas aborder à la maison.

J'ai conduit les tracteurs quand j'ai travaillé un peu chez Vilain pour faire la place de l'Église, la route de la Grée et de Kerarno avec le père Dédé Gouret qui n'était pas mon beau-frère à l'époque. Vilain c'était l'entrepreneur du coin.

J'ai dû travailler deux ans avant de partir en Algérie.

Les cultivateurs devaient aussi donner ce qu'on appelait des journées de chemin, à payer à la commune, tant par homme, à partir de 18 ans et toute ta vie. Je crois, à peu près trois jours par an ou par mois. Si tu ne voulais pas les payer, tu pouvais les faire, alors t'allais travailler à la commune. On allait couper les fossés avec le cantonnier, c'était Louis Yviquel à ce moment-là. Ça m'a fait gagner des permes (permissions = jours de congé NDLR) supplémentaires à l'armée.

J'ai failli être pris car un bonhomme m'avait dénoncé. Les gendarmes faisaient des enquêtes pour voir si on était bien cultivateur et qu'on donnait bien des journées au lieu de payer. Ouais, il y a un gars du bourg et je sais qui c'était, qui avait dit : « -Bah non, il travaillait chez Vilain ». Vilain avait été trouver mon père et avait fait une fausse déclaration ; il avait réussi à se débrouiller pour prouver que c'était bien pour payer les journées de chemin.

Comment es-tu arrivé à la pêche ?

Jean : J'ai fait 28 mois d'Algérie en tout, j'ai été rapatrié sanitaire pour une maladie. Ensuite j'ai embarqué sur l'Arromanches (porte-avion de combat NDLR), et je suis parti pour le canal de Suez. Nasser avait bouché le canal. J'ai été libéré comme tout le monde au bout (à la fin de la guerre NDLR). En revenant, j'ai fait deux ans à la ferme encore et ensuite je me suis marié. Après je suis parti à la pêche. J'étais chez un patron à Tréhiguiier, mais comme il ne connaissait pas trop la pêche, je suis parti à la sardine à la Turballe j'ai fait trois à quatre ans de sardines.

Quand t'es-tu mis à ton compte ?

Jean : J'ai acheté mon premier bateau en 63.

Quels types de pêche pratiquais-tu ?

Jean : Moi, je pêchais la crevette, surtout les anguilles et les plies. Je mettais des bahots (palangre NDLR) qu'il fallait boëter (appâter NDLR) tous les jours.

Où vendais-tu ta pêche ?

Jean : J'en vendais pas mal au détail, à vélo ou en mobylette. À force de discuter et de boire un verre sous le soleil, c'était dur de rentrer parfois.

En quelle année a débuté la pêche à la civelle ?

Jean : Ça a dû démarrer dans les années 57, moi j'ai commencé quand j'ai eu mon bateau en 63 et j'avais Joseph Bertho comme matelot mais il en connaissait déjà beaucoup plus que moi.

La période de la guerre

Quel âge avais-tu ?

Anne-Marie : J'avais 5 ans.

Jean : J'avais 5 ans, je me rappelle tout le temps d'une chose qui m'a marqué, les cloches ont sonné le tocsin. Je vois encore ma mère et ma grand-mère pleurer dans la maison et c'est ça qui m'a sûrement marqué. La grand-mère et ma mère avaient des frères qui partaient à la guerre.

Ils étaient mobilisés tout de suite, ils savaient où se rendre pour partir.

Marie : J'avais 11 ans.

Geneviève : J'avais 18 ans quand la guerre a commencé.

As-tu des souvenirs des restrictions de nourriture ?

Anne-Marie : Il y avait des gens de Saint Nazaire qui venaient nous acheter des produits, ils venaient à vélo. Nous on avait des légumes, du pain, des pommes de terre. On avait un jardin, non, on ne manquait pas.

Jean : Dans les fermes, on était quand même privilégiés parce qu'on avait à peu près tout ce qu'il fallait. On vendait aux réfugiés qui venaient tous les samedis à pied, souvent de Saint-Nazaire ou de ce coin-là.

Ils venaient chercher leur beurre, leurs œufs, leur poulet. Des fois ils se faisaient arrêter par les Allemands qui prenaient tout le contenu de leurs sacs.

Les réfugiés nous ramenaient souvent des choses pour payer leur nourriture. J'ai encore chez moi des crocs, des feuilles (couteaux fins et tranchants NDNR), pour découper la viande.

Marie : On manquait de café, de chicorée, de fil pour raccommoder.

Geneviève : On allait à Férel pour acheter du pain. Il n'y avait plus de café, alors on faisait griller du blé et on faisait une sorte de café avec.

Et au niveau des déplacements, y avait-il aussi des restrictions ?

Jean : C'était à pied ou en vélo qu'on se déplaçait. Les vélos avaient des boyaux que les gars de Saint-Nazaire nous faisaient, moi j'ai marché là-dessus. Quand les Allemands sont arrivés à Camoël, les grandes personnes devaient porter un brassard blanc mais pas les petits, je crois.

Marie : Bien sûr, il y avait le couvre-feu.

Y avait-il de la solidarité entre les personnes pendant cette période ?

Comment as-tu vécu cette période si tu veux bien en parler bien sûr ?

Anne-Marie : Ah oui plus que maintenant.

C'est sûr, ça a été dur pour moi, d'autant plus que je n'avais pas ma mère, parce que perdre sa mère à 5 ans c'est dur.

Jean : Je ne m'en rappelle pas trop. Il y avait des choses qui se disaient entre les grandes personnes mais qu'on n'avait pas le droit d'écouter parce que c'était secret.

Marie : Oui, il y avait beaucoup de solidarité. Mes quatre frères sont partis à la guerre, pas mon père parce qu'il avait été gazé pendant la guerre de 1914/1918.

Geneviève : Oui, il y avait de la solidarité.

LE LOGEMENT, LA CUISINE, LE MOBILIER :

Le logement

Combien y avait-il de pièces dans la maison ?

Anne-Marie : La cuisine qui était aussi la pièce principale dans laquelle il y avait un lit et une seule chambre à côté.

Jean : Il n'y avait qu'une seule pièce dans la maison. Les lits étaient le long des murs et les armoires étaient mises pour séparer les gars des filles et aussi dans le milieu de la pièce pour faire une séparation entre la salle et le couchage.

Marie: *Il y avait deux pièces, une cuisine et une chambre, séparées par des cloisons de bois.*

Geneviève: *Il n'y avait qu'une seule pièce dans la maison.*

Les parents dormaient-ils dans la même pièce que vous ?

Anne-Marie: *La chambre était séparée de la cuisine par des armoires.*

Jean: *Oui, les parents et la grand-mère, nous étions toujours séparés par des armoires.*

Marie: *Oui, les adultes et les enfants dormaient dans la même pièce.*

Geneviève: *Oui.*

Les pièces d'habitation étaient-elles séparées de l'écurie ?

Anne-Marie: *Oui, y avait un débarras entre la maison et l'écurie.*

Jean: *Oui, la maison d'habitation et l'écurie étaient séparées.*

Combien étiez-vous dans la maison ?

Anne-Marie: *quatre en tout.*

Jean: *Nous étions douze.*

Marie: *Nous étions huit, quatre garçons, deux filles et nos parents.*

Geneviève: *Six enfants, cinq filles et un garçon plus nos parents.*

Aviez-vous chacun votre lit ?

Anne-Marie: *Non, tout le monde vivait ensemble, maintenant, il faut une chambre par enfant mais à cette époque-là, on dormait deux par lit, peut être que mon frère dormait avec mon père, je m'en souviens plus.*

Jean: *Non, nous étions trois par lit, les gars ensemble et les filles ensemble.*

Geneviève: *Non, on dormait à plusieurs dans le même lit.*

Les grands parents vivaient-ils avec vous ?

Anne-Marie: *Non, on n'en avait pas, ils étaient décédés.*

La cuisine

Où faisait-on la cuisine ?

Anne-Marie: *Dans la cheminée.*

Jean: *Dans la cheminée, il n'y avait rien d'autre, il n'y avait pas de cuisinière.*

Marie: *Dans la grande pièce.*

Geneviève: *Dans la cheminée.*

La cheminée était allumée toute l'année ?

Jean: *Oui, l'hiver pour se chauffer et l'été pour faire chauffer l'eau et pour la cuisine.*

Qui cuisinait ?

Anne-Marie: *Ma sœur aînée en principe.*

Jean: *Ma mère ou ma grand-mère.*

Marie: *Ma mère.*

Geneviève: *C'était ma mère.*

Quels récipients utilisait-on pour cuisiner ?

Anne-Marie: *Des chaudrons, comme c'était sur le feu de bois.*

Jean: *Les marmites en fonte et le chaudron.*

Marie: *On se servait de faitouts et de marmites, la cuisson se passait dans le foyer de la cheminée, ou sur la cuisinière à bois.*

Geneviève: *Des marmites.*

Dans quoi mangiez-vous (assiettes, écuelles, fourchettes, couteau) ?

Anne-Marie: *Le récipient était souvent mis directement sur la table, il n'y avait pas de fourchette, seulement des cuillères et des couteaux.*

Jean: *Des assiettes et des écuelles pour la soupe avec des cuillères, fourchettes et couteaux.*

Geneviève: On mangeait dans des assiettes ou des bols.

Qui faisait la vaisselle ?

Anne-Marie: Bah les filles, on mettait la cuvette sur la table pour faire la vaisselle et on l'essuyait au fur et à mesure, l'eau de vaisselle était mise au cochon, on ne mettait aucun produit dedans, c'était de l'eau grasse.

Jean: Ah bah c'était l'affaire des femmes ! Les filles et la grand-mère. C'était dans la bassine d'eau chaude et ensuite elle était vidée dans un seau pour être réchauffée et était donnée une fois par semaine aux cochons car c'était de l'eau grasse.

Marie: Les filles faisaient la vaisselle.

Le repas était-il commun pour toute la famille ?

Anne-Marie: Oui.

Jean: Oui, il y avait une grande table dans le milieu de la maison avec des grands bancs et tout le monde s'assoyait autour.

Marie: Oui.

Quels types de plats mangiez-vous ? (Porc, bœufs, volailles, poisson)

Anne-Marie: On tuait un cochon. On faisait de la soupe à ce moment-là avec des choux, des carottes, des poireaux et on mangeait ça avec du lard. Des poulets rarement on les vendait au marché à la Roche-Bernard pour avoir de l'argent pour entretenir la maison et c'était pareil pour les lapins.

Jean: Du porc, du bœuf, des volailles, du poisson, du lapin. Dans ce temps-là, les lapins n'avaient jamais de maladie.

Pour les fêtes comme les communions ou les trucs comme ça, on mangeait un petit agneau.

Marie: On mangeait du porc, de la volaille et du poisson pêché dans la Vilaine. Le père pêchait souvent.

Geneviève: Ma mère faisait de la soupe au lard ou des galettes. On mangeait aussi de la volaille de la ferme, ou du poisson.

Où étaient-ils achetés ?

Jean: Tous ces animaux étaient élevés à la ferme.

Geneviève: On achetait le poisson, au poissonnier.

Mangez-vous du pain, de quel type et qui le faisait ?

Anne-Marie: On faisait notre pain une fois par semaine, c'était le samedi pour nous. On chauffait le four, il y avait deux fours dans le village. Un au fond chez la mère de Gaby et l'autre au village. Il y avait la Villeneuve qui venait rapporter le pain et on le conservait toute la semaine. Pour la farine on emmenait le grain à Kerrouault (au moulin) chez Texier.

Jean: Le pain était pétri par la mère, elle le cuisait dans le four.

On emmenait le grain chez Panhelleux au moulin, ou à la minoterie chez Texier à Férel. On ramenait la farine que l'on tamisait pour le pain et le son était donné aux bêtes.

Marie: C'est le père qui faisait le pain, qu'il faisait cuire dans le four de Kérou. On le conservait dans le garde-manger.

Geneviève: On achetait du pain le samedi, on le conservait dans le garde-manger toute la semaine.

Comment était payé le meunier en argent ou en farine ?

Jean: Le meunier était payé en argent.

Comment étaient conservés les aliments ?

Jean: Dans un garde-manger qui était fait en bois avec un petit grillage fin. Il était placé dans la maison à côté des armoires, c'était un grand truc. C'était le père Gervot dit "ptit Lou" qui les construisait, il était menuisier.

Quand on tuait le cochon, les saucisses étaient séchées dans la cheminée et le reste au frais dans la laiterie, le lard était salé et mis dans le charnier. À cette époque, on conservait la viande dans le sel.

Qu'est-ce que vous buviez à table ?

Anne-Marie: Du cidre, c'était la boisson courante l'eau n'était pas très potable.

Jean: C'était de l'eau à table quand on était petit et après, on commençait à boire du cidre de bonne heure. Chaque ferme avait son verger et il y avait beaucoup de pommiers plantés à ce moment-là dans tous les bouts des champs. On avait aussi une vigne et on faisait trois à quatre barriques par an.

Marie: A table, on buvait de l'eau, ou du vin, ou du cidre.

Le mobilier

Comment était meublée la maison ?

Qui construisait les meubles ou bien à qui étaient-ils achetés ?

Anne-Marie : Des armoires, un buffet, une table de ferme avec des grands bancs. C'était des meubles que mes parents avaient eus de leurs parents et grands-parents, ils étaient souvent transmis de génération en génération.

Jean : Il y avait des lits et des armoires dans la partie couchage, et une table et des bancs dans la pièce principale.

Les meubles étaient achetés et aussi donnés en partie par les parents lorsqu'ils décédaient ou en cadeau lorsqu'ils se mariaient.

Marie : Il y avait des armoires, des bancs, une table, des lits. Ça venait souvent de l'héritage.

Geneviève : Il y avait des armoires, des bancs, une table, des lits. Mes parents avaient acheté des meubles au menuisier.

LA LESSIVE, L'EAU POTABLE, LE CHAUFFAGE, L'ÉCLAIRAGE, LA TOILETTE, LA SANTÉ :

La lessive

Où se faisait la lessive ?

Anne-Marie : C'était l'aînée, ma sœur et ma tante de Férel aussi, on la faisait dans des bassines, on chauffait l'eau dans la cheminée, nous on n'avait pas le Doué (lavoir en breton NDLR).

Jean : Elle était faite par les femmes au doué devant la maison, l'hiver. Et aussi au doué à Vomimi, c'était sur le bord de la Vilaine du côté de Pen Groix. Il appartenait au voisin, Joseph Lalande. D'autres personnes venaient aussi laver là, les gens de la Grée. Tu peux en parler à Henriette, elle connaît bien.

Marie : Dans une grande lessiveuse, le lavoir était trop loin.

Geneviève : Dans le lavoir.

Quand la lessive était-elle faite ?

Anne-Marie : Souvent, quand on se changeait.

Jean : Ça dépendait de la quantité et du temps qu'elles avaient.

Marie : Le lundi.

Geneviève : La lessive était faite le lundi.

Combien de fois changiez-vous vos vêtements ?

Anne-Marie : Ça durait la semaine, on ne se changeait pas tous les jours à ce moment-là !

Jean : Une fois par mois, sauf quand je tombais dans la vase ou qu'on était trop sale pour aller à l'école. À partir de 10 ans, on aidait aux corvées de fumier tous les mois, on n'avait pas le temps de se changer, alors on allait des fois, tout « bouseux » à l'école, avec plein de saletés dans le dos.

Marie : Le lundi et le mercredi.

Geneviève : On se changeait une fois par semaine.

Comment le linge était-il séché, à l'intérieur dans la cheminée, à l'extérieur ?

Anne-Marie : Quand il faisait beau, il séchait dehors, autrement c'était dans la cheminée. Il sentait souvent la fumée.

Jean : Les femmes le mettaient soit sur le fossé (haie NDLR) ou soit sur le fil à linge dehors dans le haut du terrain. Ou près de la cheminée, quand il y avait du chauffage dans la maison.

Marie : Le linge séchait dehors, sur des fils.

Geneviève : Le linge séchait dehors.

L'eau potable

Y avait-il l'eau courante ?

Anne-Marie : Il n'y avait pas d'eau courante, il y avait un puits derrière la maison, il y avait un treuil en bois en haut du puits avec une chaîne et un seau, on tournait pour faire descendre le seau et une fois plein, on tournait à l'envers pour faire remonter le seau plein.

Jean : Non, il y avait une fontaine devant la maison, l'hiver, elle se remplissait, et l'été on allait la chercher chez le voisin, chez Joseph Lalande.

Marie : Non, on allait chercher l'eau à la fontaine de Kerarno ou au puits. On ramenait l'eau dans des seaux galvanisés que l'on portait à l'aide d'un cercle (cercles de barriques qui écartaient les seaux et permettaient de ne pas se mouiller NDLR).

Geneviève : Non, on allait chercher l'eau à la fontaine, dans des seaux et avec des cercles.

Qui allait chercher l'eau au puits et à quelle distance ?

Anne-Marie : Il était derrière la maison.

Vilain avait installé l'eau dans le bourg, en mettant une pompe à la fontaine et elle refoulait dans le clocher de l'église. Ensuite il y avait un réseau qui distribuait l'eau dans les maisons du bourg. C'était une sérieuse avancée à ce moment-là.

Jean : Ça dépendait, les hommes ou les femmes, on allait avec deux seaux accrochés à un cercle de barrique.

Dans quoi était mise l'eau ?

Anne-Marie : On allait la chercher au fur et à mesure.

Jean : Elle était gardée dans les seaux en fer blanc, ça devait être du zinc, je crois.

Marie : Dans des seaux.

Le chauffage

Y avait-il du chauffage dans la maison ?

Anne-Marie : C'était la cheminée.

Jean : Non, que la cheminée. Les soirs d'hiver quand il faisait trop froid, on avait des chauffe-pieds. C'était une petite boîte en bois avec des trous, on mettait des écuelles de braises dedans pour se chauffer les pieds. Pour se réchauffer dans le lit, on mettait une bouillotte.

Marie : Juste la cheminée.

Geneviève : La cheminée.

C'était une bouillotte en caoutchouc à ce moment-là ?

Jean : Oh non, c'était un genre de bouteille en terre ou un truc comme ça, de couleur rouge, plate.

Y avait-il des animaux dans la maison (chiens, chats) ?

Anne-Marie : Oui un chien.

Jean : Oui, des chiens qui servaient à garder les vaches et des chats pour les souris.

Marie : Oui, il y avait un chien et un chat.

L'éclairage :

Comment vous éclairiez-vous avant l'arrivée de l'électricité ?

Anne-Marie : Avec des lampes à pétrole, on achetait le pétrole dans les épiceries de Camoël. L'électricité est arrivée en 1955, l'année où mon père est décédé.

Jean : C'était des lampes à pétrole que l'on achetait à l'épicerie, des petits bidons en ferraille. L'électricité est arrivée après la guerre en 1947, 48. C'est arrivé d'abord à la Grée ensuite à Vieille Roche.

Marie : Avec une lampe à pétrole, l'électricité est arrivée bien après la guerre, dans les années 1950.

Geneviève : Avec une lampe à pétrole. L'électricité est arrivée après la guerre, vers 1950.

Quels sont les premiers appareils électriques qui sont arrivés dans la maison :

Anne-Marie : Aucun confort en plus, à part l'éclairage. On avait la radio.

La toilette et les WC (avant l'arrivée de l'eau du réseau)

Dans quoi faisiez-vous la toilette journalière ?

Anne-Marie: Dans une cuvette.

Jean: Bah dans la cuvette, les parents nous débarbouillaient avec une serviette.

Marie: Dans une cuvette.

Geneviève: Dans une lessiveuse.

Combien de fois faisiez-vous la grande toilette et dans quoi ?

Anne-Marie: On ne la faisait pas souvent, peut-être une fois par an. Le dimanche on se lavait un peu les pieds pour aller à la messe. On allait à la messe tous les dimanches à pied, on n'avait pas de route au Grazo, on passait par un chemin l'hiver, la messe était le dimanche matin, il faisait noir, on avait une lampe-tempête pour nous éclairer, car la messe était à 8h. Il y avait la première messe le matin, on allait à deux, on revenait et les deux autres allaient ensuite à la grand-messe de 10h, ils revenaient manger à la maison pour retourner ensuite aux vêpres l'après-midi.

Jean: Une à deux fois par an quand on faisait les gros travaux. Après quand on a grandi, quand on a été formé si on veut et ben on allait se cacher dans un coin de la maison avec une bassine d'eau chaude, c'était un peu plus souvent.

Chauffiez-vous l'eau pour vous laver ?

Anne-Marie: Dans la cheminée, c'était le même gant de toilette pour tout le monde.

Jean: Oui dans la cheminée.

Marie: Oui.

Où alliez-vous au WC ?

Anne-Marie: Dans l'écurie, avec les bêtes.

Marie: Les besoins, c'était dans la nature.

La Santé

Comment vous soigniez-vous ?

Anne-Marie: Il n'y avait qu'un seul docteur à ce moment-là, à la Roche-Bernard, c'était le Docteur Fromentin, le Dr Picaud est arrivé après, on le payait, il venait soigner mon père qui ne pouvait pas uriner, il lui faisait des ponctions dans la vessie.

Marie: On se soignait beaucoup par les plantes. L'hôpital le plus proche était à Vannes.

Geneviève: On ne faisait pas venir le docteur, il y en avait un à la Roche-Bernard.

LES DÉPLACEMENTS, LES COMMERCES, LES FOIRES & LES MARCHÉS:

Les déplacements (rayon de déplacement, mode de transport):

Comment vous déplaçiez-vous ?

Anne-Marie: En vélo, on avait un vélo pour quatre.

Jean: Bah pour venir au bourg, il y avait à peine un petit kilomètre, on allait à pied. Autrement en charrette à bœufs quand on emmenait des animaux au bourg pour aller à la foire.

Marie: En vélo, en car ou en train. Je n'ai jamais eu de voiture.

Geneviève: À pied, jusqu'à ce que j'aie mon premier vélo, à 14 ans. J'allais jusqu'à Pénestin ou bien, je m'en servais pour aller travailler dans les fermes.

Quels rayons dans vos déplacements ?

Anne-Marie: On allait au marché à la Roche Bernard. Je me rappelle aussi qu'on allait à la Chapelle des Marais chercher des sangsues. Mon père faisait des crises d'urémie. On mettait les sangsues sur son ventre et elles suçaient le mauvais sang. Ensuite on les mettait à dégorger dans la cendre. Mon père est resté malade pendant trois ans.

Les commerces à Camoël

Combien y avait-il de commerces ?

Anne-Marie: Il y avait deux épiceries, la mère Taras et la mère Tendron.

Il y avait comme café la Carabie, Lepage, François Boullard, dans la maison à Pierre Bercegeay maintenant.

Jean: Trois épiceries (Tara, Tendron... ?), trois cafés (Carabi... ?), une boucherie (Donatien Gouret). Après la guerre, Minoche, le marchand de poissons d'Herbignac qui passait. Il y avait aussi des mareyeurs qui passaient vendre de la sardine à la douzaine, ils klaxonnaient et s'arrêtaient sur le bord de la route.

Marie: Il y avait deux épiceries, deux bars et une boucherie.

Geneviève: Deux épiceries et un bar.

Les foires et marchés

Y avait-il des foires et des marchés ?

Anne-Marie: Oui à la Roche Bernard, il y avait de tout, des animaux, des cochons... Nous, on avait une truie qui faisait des petits cochons qu'on élevait un peu et ensuite, on les vendait au marché. Il y avait Benjamin Roussel qui avait son car, il les emmenait dans sa remorque. On emmenait les cages au bout de la route. Il y avait des poulets, des lapins, des œufs. On faisait du beurre, on n'en mangeait pas beaucoup car on le vendait pour avoir de l'argent.

Jean: Oui à la Roche Bernard et aussi à Herbignac

Marie: On allait à Herbignac à la foire.

Geneviève: Il y avait le marché d'Herbignac et celui de la Roche Bernard.

Y avait-il des foires et des marchés spécifiques vis-à-vis des achats et ventes à réaliser ?

Anne-Marie: A Herbignac il y avait la vente des bœufs.

Jean: Oui, une grosse foire sur le champ de foire à Herbignac. Tous les deux ans, mon père changeait une paire de bœufs, on en avait toujours deux paires, une plus jeune que l'autre, il achetait toujours des bœufs dressés. Ça se passait trois à quatre fois dans l'hiver, tout le champ de foire était plein de bêtes.

Comment y alliez-vous ?

Anne-Marie: En vélo, on emmenait sur notre vélo ce qu'on allait vendre. C'était des particuliers qui nous achetaient nos marchandises.

Jean: Avec le car Roussel de Pénestin, il avait une remorque pour mettre les animaux mais il mettait aussi des cages sur la galerie.

Geneviève: Avec le car Roussel.

LA VIE SUR LA VILAINE AU COURS DU XX^e SIÈCLE

Le barrage a été mis en service en 1970. Imaginez la Vilaine sans barrage, sans route, sans le port d'Arzal-Camoël, sans l'usine des eaux du Drézet...

Au début du XX^e siècle les bateaux mouillés à Vieille Roche pêchaient rarement en mer, ils se limitaient à une zone allant de La Roche-Bernard à l'embouchure.

Les bateaux de pêche étaient peu nombreux, quatre à Vieille Roche, un à La Roche-Bernard et un à Foleux. Ils mesuraient de 6 à 8 mètres de long et étaient équipés d'une voile ou avançaient à l'aviron en utilisant le courant. On en dénombrait une douzaine à Tréhiguiet mais ils remontaient rarement en Vilaine.

Tous ces bateaux pratiquaient la pêche à la crevette grise (boucaud) pendant l'été et allaient jusqu'à la Pointe de Pen Lan et Pénestin.

Les pêcheurs de Vieille-Roche avaient, pour subvenir à leurs besoins, quelques vaches et souvent un cochon ce qui leur permettait d'avoir le lait, le beurre et un peu de viande pour passer l'hiver.

Dans les années 30 un bateau s'est équipé d'un moteur à essence, de marque « Bernard » démarrant à la manivelle. Les autres ont été équipés après la guerre.

À cette époque la pêche pratiquée était dite « à l'épervier »⁽¹⁾ pour les plies, la bosselle pour l'anguille, la crevettière ou chevrettière pour les boucauds (crevettes grises). Les bahots, genre de lignes de fond, étaient utilisés pour prendre les plies en hiver.

Vers les années 1960, les pêcheurs s'intéressèrent à la civelle. La pêche se pratiquait alors depuis La Roche-Bernard jusqu'à Redon. Le matériel de pêche consistait en un tamis fabriqué avec un cercle de châtaignier sur lequel était cloué un grillage très fin, formant ainsi un grand haveneau d'1,20 m de diamètre. De nouveaux matériaux sont apparus vers 1968 comme le nylon, les cercles en acier galvanisé qui ont été rapidement adoptés par les pêcheurs pour des raisons de solidité.

Lorsque le barrage fut terminé, en décembre 1970, la pêche à la civelle en amont fut arrêtée, et depuis ce temps elle se pratique en aval de l'ouvrage.

En ce qui concerne les autres espèces de poissons, les marins pêcheurs s'orientent alors davantage vers l'estuaire pour capturer la sole, la crevette grise et les coquillages de drague (coques, palourdes, etc.).

⁽¹⁾ Epervier: Filet très utilisé en Asie. Le pêcheur le balançait dans l'eau en hauteur comme l'oiseau du même nom fondant sur sa proie. D'où vient peut-être son appellation. Celui-ci utilisé par les pêcheurs en Vilaine était amarré au bateau, lequel se laissait dériver avec le courant en travers, de façon à écarter le filet au maximum pour récupérer le poisson. Un bout (cordage NDLR) était fixé au cul du filet que les pêcheurs tiraient et le poisson se positionnait dans des poches à la gueule du filet.

Le passeur

Le passeur de Vieille Roche possédait deux embarcations du genre « plate de Vilaine » pour assurer le transfert d'une rive à l'autre. Le père Santerre était agréé et rémunéré par le Département pour accomplir cette tâche. Il exerçait aussi la profession de tisserand.

La personne qui désirait passer d'Arzal à Camoël criait sur la berge « Embarque » jusqu'à ce que le passeur l'entende, et, comme le père Santerre tissait et que le métier à tisser faisait beaucoup de bruit, c'était son épouse qui guettait les clients.

Il transportait les gens qui allaient aux foires, d'un côté et de l'autre de la rivière accompagnés d'animaux à vendre ou de ceux qu'ils avaient achetés. Le passeur se faisait aider dans sa tâche par Charles Duval, un voisin célibataire, qui vivait chichement et avait pour seules ressources le produit de ses journées dans les fermes. Il possédait également une vache qui avait pour nom « Elle »⁽²⁾.

⁽²⁾ Propos recueillis auprès de Paul Bertho.

La chambre des gabelous

C'est une crevasse dans la falaise de Vieille Roche où se cachaient les douaniers pour surveiller les nombreux bateaux marchands qui remontaient la Vilaine.

La caserne des douanes se trouvait côté Arzal au lieu-dit Vieille Roche, elle est actuellement en cours de rénovation.

Les douaniers ou (gabelous) trouvaient dans la « chambre des Gabelous » une bonne planque, les bateaux passant au plus près de la rive côté Camoël, l'eau y étant plus profonde.

La pêche à pied avant 1970

La pêche à pied était pratiquée par beaucoup de riverains et de gens venant de Loire Atlantique. Il faut savoir que les rives n'étaient pas envasées comme actuellement, Il y avait des platures qui se découvraient à basse mer où l'on pouvait pêcher huîtres et moules.

Il y avait plusieurs sites de pêche: de gros rochers qui portaient tous un nom par exemple « La Pen Groix », « La Morin », « Tréhudal » côté rive gauche, « Kerdavid » côté rive droite, « Vide Bouteille » sur le lieu où est construit le barrage, ou encore sur l'épave de « l'Inflexible » (bateau coulé en 1760 lors du Blocus de la Vilaine); ceci bien sûr au moment des grandes marées.

Vers le mois de novembre une ouverture de drague aux huîtres était autorisée pour les professionnels. Ces huîtres étaient vendues aux ostréiculteurs locaux avant les fêtes. À cette époque, c'était de l'huître dite « Portugaise », remplacée depuis par de la « Japonaise ». Un virus ayant complètement décimé l'huître portugaise dans les années 1960.

Avant 1970, la VILAINÉ était une rivière très poissonneuse. Beaucoup de riverains venaient pêcher l'anguille à la vermée (vers de terre enfilés sur un fil ou un brin de laine). Les pêcheurs utilisaient aussi la senne. Ils se mettaient à l'eau et tiraient sur le filet jusqu'à la rive. Certains utilisaient aussi le carrelet.

Souvenirs de Joseph et Guy Bertho